



HAL
open science

Les étapes historiques de la construction de la figure de Coriolan

Jean-Michel David

► **To cite this version:**

Jean-Michel David. Les étapes historiques de la construction de la figure de Coriolan. L'invention des grands hommes de la Rome antique, Sep 1999, Paris, France. pp.17-25. hal-01077536

HAL Id: hal-01077536

<https://hal.science/hal-01077536>

Submitted on 6 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES ÉTAPES HISTORIQUES DE LA CONSTRUCTION DE LA FIGURE DE CORIOLAN

Ce sont trois récits de Tite-Live¹, de Denys d'Halicarnasse² et de Plutarque³ qui nous fournissent l'essentiel de ce que nous savons du personnage de Coriolan. On ne pourrait guère en effet leur ajouter que quelques allusions de Cicéron⁴, des fragments des livres perdus de Dion Cassius⁵ et d'autres passages isolés d'auteurs tardifs⁶. C'est dire que nous ne pouvons apprécier véritablement cette figure de grand homme que dans l'état où elle se présentait à l'imaginaire et à la conscience civique des Romains au début de notre ère. Elle était alors déjà le produit d'une longue tradition qui s'était structurée en quatre ou cinq siècles sous l'effet de réélaborations successives et qui avait produit cette geste construite à la gloire de Rome. Il est inutile d'insister sur cette évidence qui s'impose – ou devrait s'imposer – à quiconque entreprend de réfléchir sur ces épisodes : il n'est pas question ici de se lancer dans l'aventure d'une reconstitution de l'histoire romaine du cinquième siècle avant notre ère mais bien plutôt d'essayer de comprendre comment et selon quelles phases cette narration a pu se structurer⁷.

La principale difficulté tient à ce que les documents manquent, qui permettraient d'identifier l'influence de telle ou telle autre figure ou de reconnaître le rôle de tel ou tel auteur. Mais l'histoire culturelle de Rome n'est pas seulement celle de sa littérature. Elle est aussi celle des modes de représentation du passé et de son utilisation par des hommes qui grâce à lui déterminaient leur identité et légitimaient leurs conduites. D'une période à l'autre, la commémoration des actes d'autrefois n'empruntait pas les mêmes voies. Avant même que l'histoire n'apparût à la fin du III^e siècle, d'autres formes de célébration des grands hommes des temps anciens avaient leur place et trouvaient leur efficacité. Chacun de ces modes répondait à des besoins propres et se soumettait à des normes particulières.

1. 2, 33-35 ; 37-40 ; 52, 4 ; 54, 6 ; cf. 7, 40, 12 ; 28, 29, 1 ; 34, 5, 9. Cf. OGILVIE 1965, 314-336.

2. 6, 92-94 ; 7, 19 ; 21-67 ; 8, 1-62 ; 78 ; 84. Cf. principalement NOÉ 1979.

3. *Coriol.*, *passim* ; cf. *Fort. Rom.*, 5, 318D-319B. Cf. RUSSELL 1963.

4. *Br.*, 41-43 ; *Att.*, 9, 10, 3.

5. 5, 18 ; Zonar., 7, 16 ; Tzetzes, *Chil.*, 532-560.

6. Val. Max., 1, 8, 4 ; 4, 3, 4 ; 5, 2, 1 ; Front., *Strat.*, 1, 8, 1 ; A. Gell., 17, 21, 11 ; Florus, 1, 5, 9 ; 17, 3 ; App., *B.C.*, 1, 1 ; Ampel., *Lib. Mem.*, 27, 1 ; Eutrop., *Brev. Urb. Cond.*, 1, 14, 15 ; *De vir. ill.*, 19 ; Hieron., *Eus. Chron.*, 1524.

7. Cf. déjà MOMMSEN 1879, qui donne les indications essentielles.

C'était donc en fonction de ces règles qu'ils structuraient la mémoire collective et contribuaient tour à tour à l'élaboration de ces grandes figures.

L'étude de la construction du personnage de Coriolan passe par la prise en compte de ces premières données. S'il est probable en effet qu'elle se fit en suivant plusieurs étapes au cours desquelles cette figure gagnait à chaque fois des traits nouveaux et se trouvait investie de fonctions supplémentaires, ce n'était pas de façon homogène ni hors de l'influence des pratiques civiques. Il est donc assez vain de considérer la tradition comme une accumulation de données enveloppant quelque noyau primitif qu'il faudrait pouvoir reconstituer. Ce récit était en effet le produit d'un certain nombre de nécessités qu'il convient de mettre en évidence : les nécessités logiques qui déterminaient les différents moments de la construction et les nécessités dues aux pratiques culturelles qui définissaient les modes de la commémoration.

La construction de la figure obéissait nécessairement à des contraintes logiques qui imposaient l'ordre d'élaboration des épisodes. Tous les traits qui définissaient le personnage de Coriolan n'étaient pas équivalents. Certains étaient la condition de l'apparition des autres et ne pouvaient que leur être antérieurs ou sinon contemporains. Il fallait, pour ne prendre que ce premier exemple, que la tradition de l'exil fût déjà en place pour que celle de sa condamnation par le peuple pût se développer. D'une certaine façon en effet l'élaboration de la narration fonctionnait à rebours de son déroulement dans la mesure où, parmi les données nouvelles qu'elle introduisait, figuraient les raisons qui expliquaient les comportements des actants. Ce sont donc les événements qui induisaient les autres qu'il convient avant tout d'identifier.

Le plus nécessaire de tous correspondait à la fondation du temple de la Fortune féminine à proximité des *fossae Cliviae*. Le rituel de célébration de la divinité était confié aux femmes qui quittaient la Ville et se rassemblaient au temple⁸. La position que le sanctuaire occupait à 4 milles de Rome se trouvait à proximité de la limite archaïque de l'*ager romanus*⁹. Il s'agissait de fait d'un sanctuaire de confins. Les récits qui rendaient compte de la fondation du culte et de la construction du temple ne pouvaient que prendre en compte ces deux données essentielles et se construire autour d'un péril guerrier que les femmes, par leur intervention, auraient écarté de Rome.

La date de fondation, 487-486, que transmettaient les auteurs anciens était liée à l'épisode de Coriolan et pouvait fort bien n'avoir été fixée que postérieurement à la construction de cette histoire. Ce sanctuaire était le seul cependant à ne pas être attribué à Ancus Marcius ou à Servius Tullius¹⁰. Aussi anciennes que l'on

8. Den. Hal., 8, 55-56, en part., 55, 3. Il est vraisemblable que les femmes portaient ainsi en procession, comme le supposait GAGÉ 1961, 35-36, ID. 1976, 171, suivi par BOELS-JANSSEN 1993, 385.

9. Cf. QUILICI GIGLI 1978, 568-570.

10. Cf. CHAMPEAUX 1982, 196-198, et 335-373 sur le culte de la *Fortuna muliebris* dans ses relations propres avec l'épisode de Coriolan. Le même auteur note ainsi p. 370 qu'il remontait sans doute à la période royale et p. 358 que ses caractères internes correspondent assez bien à la datation traditionnelle. Mais il n'est pas nécessaire pour autant de tenir la date de 486 comme pro-

peut les imaginer, les traditions l'associaient donc à un épisode militaire contemporain de la fin du VI^e ou du début du V^e siècle que l'emplacement qu'il occupait imposait de mettre en relation avec les guerres menées contre les peuples du Latium méridional et les Volsques¹¹. Il est donc tout à fait probable que la première manifestation de la figure de Coriolan ait été celle d'un guerrier redoutable qui menaçait Rome à la tête d'une armée de Latins ou de Volsques. Ce personnage dans sa version la plus primitive ne pouvait donc être qu'une sorte de chef de bande d'une bravoure et d'une force physique exceptionnelles¹². C'était à ce compte en effet que, dans les récits dont nous disposons, il pouvait avoir été associé à tous les combats contemporains : à Corioles, à Antium, contre Rome et même dans la bataille du lac Régille. Au point que la tradition avait beaucoup de mal à démêler toutes ces apparitions qu'elle harmonisait tant bien que mal en les faisant se succéder.

Il n'était pas nécessaire en revanche qu'il fût romain. On comprendrait même mieux l'ensemble de sa geste si primitivement il ne l'avait pas été. L'histoire de son exil et de son retour offensif contre sa patrie constituait en effet une extraordinaire complication qui était certainement le produit d'une réélaboration postérieure à la mise en place de la figure primitive. Certains Modernes ont imaginé en conséquence que le mythe pouvait être d'origine latine ou volsque car le nom de Coriolan convenait mieux à un héros de cette ville plutôt qu'à son vainqueur¹³.

Il y eut bien un moment cependant où il dut être intégré à l'histoire de Rome. Si la figure appartenait à une tradition latine ou volsque, ce ne put être qu'au cours des décennies qui furent celles de l'incorporation de ces régions à la citoyenneté romaine et donc au plus tard à la fin du IV^e siècle. Il n'en aurait pas moins conservé dans ce cas une double appartenance qui n'aurait pu être résolue que par l'invention de l'exil. Il fallait en effet que fût justifié le fait qu'il ait porté les armes contre sa patrie. Cet épisode guerrier qui concordait mal avec sa nouvelle stature de héros romain, ne pouvait être oublié tant il était lié à l'existence du temple de la Fortune féminine et au rôle que les femmes étaient supposées avoir joué. Il est ainsi raisonnable d'imaginer que l'épisode de l'intervention de sa mère et de sa femme se serait structuré alors et aurait redonné de la grandeur civique à cette trahison.

Cette construction du grand guerrier, contraint à l'exil, tournant les armes contre sa patrie et apaisé par les femmes constituait le socle de la figure de Coriolan. C'était celle que l'on trouve dans les allusions de Cicéron et dans la plupart des sources qui n'évoquent que l'essentiel du personnage. Sans doute fut-elle

bable pour la fondation du temple (p. 372). Cf. aussi MUSTAKALLIO 1990; BOËLS-JANSSEN 1993, 383-384.

11. Cf. ALFÖLDI 1963, 365-377. F. COARELLI 1990, 154 met en relation les indications qui apparaissent dans la narration avec les axes de la pénétration volsque.

12. Cf. CORNELL 1995, 144.

13. Cf. en part. SCHUR 1931, 657-659 qui considère que les Marcii eux-mêmes d'origine latine auraient introduit leur héros à Rome. Dans sa version primitive, l'épisode aurait ainsi été placé en 493. GAGÉ 1976, 174 en fait un frontalier; OGILVIE 1965, 315, un originaire de Corioles. Cf. aussi, DE SANCTIS 1907, 112; BONJOUR 1975, 162-164.

enrichie de diverses influences par comparaison avec d'autres grands exilés comme Themistocle¹⁴ ou de divers traits dramatiques. Mais elle ne pouvait plus guère être modifiée dans sa structure d'ensemble.

Les autres épisodes de l'histoire répondaient en effet à d'autres nécessités qui n'étaient pas du même ordre mais qui correspondaient à d'autres contraintes, historiques et politiques.

Les premières tenaient à ce que Coriolan s'inscrivait dans une époque déterminée et qu'il fallait bien qu'il jouât un rôle dans les événements dont le souvenir appartenait à d'autres traditions mais qu'il était censé avoir vécus puisqu'ils lui étaient contemporains : la sécession de la plèbe et la création du tribunat, la fondation des jeux et le renouvellement de leur célébration, les fondations de colonies, la disette et l'arrivée du blé.

Les secondes découlaient des premières. Son statut de héros guerrier imposait qu'il fût considéré comme un jeune noble issu de l'aristocratie. Du même coup, il en prenait les traits et devenait un patricien, ennemi de la plèbe, complètement engagé dans le conflit des ordres. Et comme son exil ne pouvait guère avoir d'autre cause qu'une décision injuste du peuple, le procès et la condamnation qui suivit étaient obligatoirement le produit de ces luttes. La figure de Coriolan s'enrichissait alors de l'image de ces oligarques conservateurs de la fin de la République, tant elle y était employée au cours des débats, soit pour justifier le pouvoir qu'avait le peuple de sanctionner un aristocrate arrogant qui ne respecterait pas ses droits, soit pour rappeler à quels périls la cité avait été exposée quand des citoyens ingrats avaient condamné injustement l'un de ses plus grands chefs.

Cette hiérarchie des contraintes logiques permet de dessiner à grands traits les différentes étapes de la construction de la figure de Coriolan. Elle ne permet pas d'en fixer les dates ni de déterminer les influences qui ont pu s'exercer à ces diverses occasions. Mais si nous rapprochons ces principaux moments de ce que nous savons des pratiques culturelles et politiques romaines, nous pouvons tenter une reconstitution d'ensemble certes schématique mais à peu près cohérente.

Commençons en tout cas par distinguer les deux périodes principales : celle, à partir de la fin du III^e siècle, où existait une histoire romaine et celle, antérieure, où elle n'existait pas. Dans les deux cas en effet, le souvenir de Coriolan n'était pas soumis aux mêmes contraintes.

Au cours de la première, que l'on pourrait dire préannalistique, la commémoration pouvait en partie s'affranchir des nécessités chronologiques et se développer soit sous la forme du mythe, soit sous celle de l'épopée.

On pourrait ranger dans le premier cas, les récits étiologiques qui rendaient compte de la fondation du temple de la Fortune féminine. Nous ne savons rien d'eux. Les études qui ont été menées sur ce culte conduisent à quelques rapprochements intéressants. Le temple abritait deux statues de femmes, l'une âgée et l'autre plus jeune, à l'image sans doute du culte qui était célébré à Antium. Il est

14. Cf. Cic., *Brut.*, 42-43.

probable que ces deux manifestations de la déesse étaient à l'origine des deux personnages de la mère et de l'épouse de Coriolan, apaisant le *furor* du guerrier. Faut-il aller plus loin et retrouver derrière les noms des deux femmes les fonctions de la divinité ? J. Gagé l'avait proposé. Veturia, sa mère, aurait représenté la vieillesse et Volumnia, en rapport avec Larcia Volumnia, aurait été liée au dieu Mars. Valeria qui intervenait dans l'affaire aurait signifié la santé féminine et Marcius lui-même devait être rapproché de Mars ou de l'enfant Maris des miroirs étrusques¹⁵. Il s'en faut de beaucoup cependant que de tels rapprochements soient assurés. Le fait que ces noms aient été portés par des familles bien attestées rend ces identifications étymologiques très incertaines¹⁶. Mais même si ces fonctions divines n'étaient pas à l'origine des noms, elles déterminaient certainement des rôles de femme âgée – et donc de mère – et de jeune femme – et donc d'épouse – qui contribuaient à leur tour à définir la tradition¹⁷.

L'épopée naissait de façon privilégiée des célébrations qui trouvaient leur place dans le contexte de la sociabilité aristocratique des banquets. C'était Cicéron qui le disait en citant Caton l'Ancien : *gravissimus auctor in Originibus dixit Cato morem apud maiores hunc epularum fuisse, ut deinceps qui accubarent canerent ad tibiam laudes atque virtutes*¹⁸. Il faisait là allusion à une pratique très ancienne¹⁹ qui avait certainement joué un rôle important dans l'élaboration de la figure de Coriolan. Denys d'Halicarnasse le confirmait en effet puisqu'il indiquait à propos de notre personnage que ἡ τοῦ ἀνδρὸς μνήμη, ἀλλ' ἄδεται καὶ ὑμνεῖται πρὸς πάντων ὡς εὐσεβῆς καὶ δίκαιος ἀνήρ²⁰, en employant des termes (ἄδεται et ὑμνεῖται) qui correspondaient à ce mode de commémoration.

Bien entendu les Marcii devaient avoir plus intérêt que d'autres à la célébration de cet individu qu'ils pouvaient faire passer pour l'un de leurs ancêtres. S'il y eut donc un moment où les efforts de construction de la figure furent les plus intenses, ce fut certainement au cours de la première moitié du IV^e siècle. Les Marcii étaient en effet une famille plébéienne dont le premier magistrat connu fut Cn. Marcius, tribun de la plèbe en 389, et le représentant le plus important, C. Marcius Rutilus, consul en 357, 352, 344 et 342, le premier dictateur plébéien en 356 et le premier censeur plébéien en 351. On comprendrait en effet très bien que, pour avoir été ainsi parmi les tout premiers aristocrates plébéiens à accéder aux plus hautes magistratures, ils eussent cherché à se parer de cette ascendance prestigieuse, faite de courage et de vertu que leur offrait Coriolan. Il se pourrait

15. GAGÉ 1961a, 48-63 ; ID. 1976 ; Cf. aussi PAIS 1898, 500-502 ; ID. 1915, 134-135 ; ID. 1927, 137.

16. A moins d'imaginer comme le suggère GAGÉ 1961, 47 à propos des Volumnii qu'elles aient adopté leur nom pour bénéficier de la résonance religieuse qu'elles recélaient. Si les rapprochements de DUMÉZIL 1973, ont quelque pertinence, ils ne peuvent avoir de sens que pris comme un horizon général guidant les représentations.

17. Pour une analyse de la construction littéraire de cette partie de l'épisode cf. BELTRAMI 1998.

18. *Tusc.*, 4, 3 ; cf. aussi *Brut.*, 75

19. Cf. en part., *Brut.*, 75 : *multis saeculis ante suam aetatem*.

20. 8, 62, 3.

même que si la figure primitive de ce personnage était bien latine ou volsque, ils eussent partagé cette même origine. Dans ce cas, ils auraient certainement été les responsables de son introduction dans la tradition romaine et ce, au début ou au cours du IV^e siècle, bien avant l'intégration définitive de ces régions²¹.

Ils n'étaient certainement pas les seuls non plus à trouver un vif intérêt dans l'exploitation de cette épopée. Il se trouve que les deux familles dont les noms correspondaient à ceux de la mère et de la femme de Coriolan, les Veturii et les Volumnii, connurent une certaine prospérité politique au cours de la même période. Les seconds fournirent un consul, L. Volumnius, qui le fut en 307 et en 296. Les premiers surtout, qui étaient patriciens, furent représentés dans les fastes pendant cinq générations du début du Ve siècle à la fin du IV^e jusqu'à T. Veturius Calvinus qui fut consul en 334 et en 321. On peut ainsi imaginer que les récits qui dessinaient la figure de Coriolan aient été développés et enrichis à cette époque dans un contexte d'alliance entre ces familles, de constitution en tout cas de cette nouvelle noblesse qui naissait de la fin du conflit des ordres²².

Il faut envisager enfin que la construction de l'épopée de Coriolan a certainement été soutenue et renforcée d'éléments supplémentaires par les autres pratiques culturelles qui apparurent à la fin du III^e siècle : la poésie épique et la tragédie. Nous n'avons aucun élément précis qui permette de l'affirmer. Mais la construction dramatique des épisodes les plus forts, de la rencontre du fils et de sa mère notamment, a fort bien pu bénéficier de développements de ce genre grâce à quelque prétexte dont nous aurions perdu la trace ou parce qu'Ennius aurait, dans ses Annales, donné de l'importance à l'épisode²³. D'autres influences issues des mythes et de la tragédie grecs auraient alors très bien pu s'exercer pour compléter encore la geste du héros.

Il reste cependant que la construction finale fut le fait de l'annalistique. Ce fut alors que s'imposèrent les nécessités chronologiques et politiques qui ont été évoquées plus haut. Dès lors qu'ils construisaient leurs narrations en suivant le déroulement des années, les premiers historiens étaient bien obligés d'articuler entre eux tous ces faits qui leur étaient transmis par les annales des pontifes et les traditions antérieures, et dont l'épopée ne tenait pas nécessairement compte : les guerres, les disettes, la création des jeux et les bouleversements du conflit des ordres²⁴. Ils les classaient et les disposaient non sans commettre au passage quelques erreurs et confusions dont le récit de Coriolan a conservé la trace, comme cette attribution anachronique à Denys, le tyran de Syracuse, d'un envoi de blé à Rome alors qu'en 491, il était loin de régner encore²⁵.

21. SCHUR 1931, 658, imaginait qu'ils auraient été des Rutules ; cf. aussi PAIS 1898, 503 ; ID. 1915, 133, ID. 1927, 139.

22. Cf. SCHUR 1924.

23. Cf. SOLTAU 1909, 68-69, 108-112 pour une reconstitution plus précise mais aussi plus incertaine ; SCHÖNBERGER 1955.

24. Cf. MOMMSEN 1879, qui ne prend véritablement en compte que cette structuration par l'annalistique et tente d'en déterminer les différents apports et moments.

25. Cf. Den. Hal., 7, 1.

Surtout, une fois les événements en place, des personnages qui avaient pu rester jusque là relativement isolés les uns des autres dans des épisodes qui faisaient l'objet de traditions séparées, se retrouvaient ensemble les protagonistes d'une même action historique. Devenus les actants d'un récit unique, il devaient endosser des rôles qui les déterminaient de nouveau mais autrement qu'ils ne l'avaient été auparavant. Certains gagnaient en dimension historique comme ces consuls dont on ne connaissait que le nom et qui prenaient une épaisseur humaine par les délibérations auxquelles ils participaient et par les actes qu'ils accomplissaient. Coriolan en revanche, qui jusque là avait été le héros d'un drame où chacun de ses gestes avait de l'importance, devait se couler dans une personnalité qui de tragique n'était plus qu'exceptionnelle, tout au plus excessive.

Cette intégration dans le fonctionnement de la République primitive n'allait cependant pas sans difficultés. Coriolan posait un problème aux annalistes. Comme son nom n'apparaissait pas dans les fastes, ils ne pouvaient lui attribuer à coup sûr aucune magistrature. Les Marcii qui en avaient probablement fait un de leurs ancêtres, étaient plébéiens. Il y avait donc quelque obstacle à faire de lui un consul à un moment où il était attendu que tous les titulaires de la fonction fussent patriciens. La nécessité des paradigmes l'emportait cependant. Les constructions épiques avaient fait de lui un modèle aristocratique. Placé dans le contexte du conflit des ordres, il ne pouvait pas jouer un autre rôle que celui d'un ennemi de la plèbe. Le héros des Marcii plébéiens devenait patricien²⁶. Tite-Live insistait peu sur ce point et se contentait d'en faire un jeune sénateur²⁷. Denys d'Halicarnasse en revanche en faisait un trait déterminant²⁸. Restait le consulat qui n'apparaissait nulle part. Une tradition le lui avait accordé²⁹. Une autre, plus imaginative mais cohérente, envisageait une candidature suivie d'un échec. Elle expliquait ainsi cette rancœur qu'il éprouvait à l'égard de la plèbe et qui le conduisit à s'opposer à elle avec tant de violence.

Ainsi inséré dans les schémas de représentation des IIe et Ier siècles, Coriolan se trouvait investi de tous les traits topiques de l'aristocrate. Il pouvait être revendiqué par les conservateurs comme un grand chef victime de l'ingratitude du peuple. Il pouvait l'être tout autant par les *populares* comme un personnage arrogant que les premiers tribuns de la plèbe avaient réussi à soumettre à leur autorité. La figure s'enrichissait de conduites nouvelles : de l'utilisation qu'on lui attribuait, par exemple, de l'approvisionnement comme d'une arme contre la plèbe. Un telle proposition n'avait de sens en effet que dans les conflits de la fin de la République. Mais le personnage se réduisait aussi en ce sens que ses actes se

26. On peut toujours imaginer que Coriolan ait été un personnage historique conforme à ce qu'en disait la tradition et donc un patricien. Je persiste cependant à penser que les incohérences sont telles qu'une reconstitution par l'annalistique est plus vraisemblable et plus sûre.

27. 2, 35, 3.

28. Cela permettait en particulier d'introduire la question de savoir si un patricien pouvait être justiciable d'une procédure menée par les tribuns, cf. 6, 92, 3 ; 7, 26, 3 ; 30, 3 ; 34, 3 ; 52, 6 ; 65, 1.

29. Représentée par *De vir ill.*, 19. Cf. Noé 1979, 95-96 qui fait le rapprochement avec Catilina. MOMMSEN 1879, 134, considérait paradoxalement qu'il s'agissait d'une tradition plus ancienne ; cf. SCHUR 1931, 654.

conformaient aux comportements attendus d'un jeune conservateur. En se coulant dans le paradigme, Coriolan gagnait en dimension humaine mais en fin de compte s'enfermait dans une image convenue.

L'annalistique enfin répondait à une troisième fonction. En décrivant les événements qui avaient conduit à la mise en place des institutions de la cité, les historiens en définissaient les fonctions originelles. Ils mettaient en scène les premiers actes qui leur avaient donné naissance et leur donnaient tout aussitôt un sens politique. Leurs écrits étaient ainsi porteurs de deux fonctions, antiquaire et idéologique, intrinsèquement liées dans cette restitution des conditions primitives de la vie civique. Dès lors, une figure comme celle de Coriolan devenait fondatrice dans la mesure où elle était l'occasion de l'invention d'une procédure – le *judicium populi* sur initiative tribunicienne –, car ses actes, ceux de ses amis et de ses adversaires étaient ceux-là mêmes qui donnaient son sens à l'institution. On comprend donc que, comme on le verra un peu plus loin, ils soient devenus les enjeux de multiples reconstructions discursives, tant par l'utilisation que les orateurs faisaient de cet exemple lors des procès ou des débats politiques, que par l'enregistrement de ces manipulations auxquelles les annalistes procédaient lorsqu'ils harmonisaient toutes ces traditions qui étaient parvenues jusqu'à eux.

La figure de Coriolan que nous avons conservée dans les récits de Tite-Live, de Denys d'Halicarnasse et de Plutarque, était en tout état de cause une construction narrative. Faute d'éléments de confrontation antérieurs au I^{er} siècle avant notre ère, il est impossible d'en comprendre la structure autrement que par un démontage qui en respecte les contraintes logiques. Elle était le produit de quatre ou cinq siècles de manipulations inscrites dans des pratiques culturelles et civiques sur lesquelles elle invite à réfléchir plus qu'à espérer reconstituer les événements qui lui ont donné naissance. Sans doute de ce point de vue, l'enquête est-elle décevante. Mais pourrait-il en être autrement ? Peut-être, au début du Ve siècle, vécut un Coriolan historique. Qui fut-il ? Quel rôle joua-t-il ? Rien ne nous permet d'en concevoir la personnalité en dehors de ces traits incertains inscrits à l'horizon romain de l'imaginaire civique.

Jean-Michel DAVID

Université de Paris I Panthéon-Sorbonne

Bibliographie

- ALFÖLDI 1963 : Andreas ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, Ann Arbor, Univ. Michigan Press, 1963.
- BELTRAMI 1998 : Lucia BELTRAMI, *Il sangue degli antenati, stirpe, adulterio e figli senza padre nella cultura romana*, Bari, Edipuglia, 1998.
- BOËLS-JANSSEN 1993 : Nicole BOËLS-JANSSEN, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, Rome, E.F.R., 1993.
- BONJOUR 1975 : M. BONJOUR, "Les personnages féminins et la terre natale dans l'épisode de Coriolan", *REL*, 53, 1975, 157-181.

- CHAMPEAUX 1982: Jacqueline CHAMPEAUX, *Fortuna, Recherches sur le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain des origines à la mort de César*, I, Rome, E.F.R., 1984.
- COARELLI 1990: Filippo COARELLI, "Roma, I Volsci e il Lazio antico" in *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au Ve siècle av. J.-C.*, Rome, E.F.R., 1990, 135-154.
- CORNELL 1995: T. J. CORNELL, *The Beginnings of Rome, Italy and Rome from the Bronze Age to the Punic Wars (c. 1000 -264 B.C.)*, Londres et New York, Routledge, 1995.
- DE SANCTIS 1907: Gaetano DE SANCTIS, *Storia dei Romani*, II, Turin, 1907.
- DUMÉZIL 1973: Georges DUMÉZIL, *Mythe et épopée, III, Histoires romaines*, Paris, Gallimard, 1973, 239-262.
- GAGÉ 1961: Jean GAGÉ, "Lucia Volunnia, déesse ou prêtresse (?), et la famille des Volunnii", *RPh*, 35, 1961, 29-47.
- GAGÉ 1961a: Jean GAGÉ, *Matronalia, Essai sur les dévotions et les organisations culturelles des femmes dans l'ancienne Rome*, Bruxelles, Coll. Latomus, 1961.
- GAGÉ 1976: Jean GAGÉ, "Coriolan entre les deux fortunes" dans id., *La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, Paris, Payot, 1976.
- MOMMSEN 1879: Theodor MOMMSEN, "Die Erzählung von Cn. Marcius Coriolanus", *Hermes*, 4, 1870 = *Römische Forschungen*, II, Berlin, 1879, 113-152.
- MUSTAKALLIO 1990: Katariina MUSTAKALLIO, "Some Aspects of the Story of Coriolanus and the Women behind the Cult of Fortuna Muliebris", in H. Solin, M. Kajava (éd.), *Roman Eastern Policy and Other Studies in Roman History, Proceedings of a Colloquium at Tvärminne 2-3 october 1987, Comm. Hum. Litter.*, 91, 1990, 125-131.
- NOÉ 1979: Eralda NOÉ, "Ricerche su Dionigi d'Alicarnasso: la prima stasis a Roma e l'episodio di Coriolano" in *Ricerche di storiografia greca di età romana*, Pise, Giardini, 1979, 21-116.
- OGILVIE 1965: Robert Maxwell OGILVIE, *A Commentary on Livy, Books 1-5*, Oxford, Clarendon Press, 1965.
- PAIS 1898: Ettore PAIS, *Storia di Roma*, I, 1, Turin, Clausen, 1898.
- PAIS 1915: Ettore PAIS, *Storia critica di Roma*, II, Rome, Loescher, 1915.
- PAIS 1927: Ettore PAIS, *Storia di Roma*, III, Rome, 1927.
- QUILICI GIGLI 1978: Stefania QUILICI GIGLI, "Considerazioni sui confini del territorio di Roma primitiva", *MEFRA*, 90, 1978, 567-575.
- RUSSELL 1963: D. A. RUSSELL, "Plutarch's Life of Coriolanus", *JRS*, 53, 1963, 21-28.
- SCHÖNBERGER 1955: O. SCHÖNBERGER, "Zur Coriolan Episode bei Livius", *Hermes*, 83, 1955, 245-248.
- SCHUR 1924: W. SCHUR, "Fremder Adel im römischen Staat der Samniterkriege", *Hermes*, 59, 1924, 450-473.
- SCHUR 1931: W. SCHUR, art. Marcius, n° 51, *RE*, sup. V, 653-660, 1931.
- SOLTAU 1909: Wilhelm SOLTAU, *Die Anfänge der römischen Geschichtsschreibung*, Leipzig, Haessel, 1909.

